

Dans les méandres de l'Amour.

C'est un territoire aux confins de la Sibérie, à la frontière avec la Chine. Un paysage de forêts, glacial l'hiver, étouffant l'été, bercé par le fleuve Amour. La photojournaliste Claudine Doury s'y était rendue pour la première fois en 1991, puis en 1997. Vingt ans plus tard, elle est retournée voir ceux dont elle avait partagé le quotidien. Des familles issues de peuples asiatiques natifs, dont la vie dans des villages déshérités semble comme éternellement figée.

PHOTOS CLAUDINE DOURY — TEXTE ISABELLE MANDRAUD

ТАР
НА ПЕРЕПРАВУ
52, 53, 66
57, 130, 131, ЧРАА
133, МАЗ, КАМАЗ ДО 10
АЗ СЫНУС 10 ТН
АЗ С ПРИЦЕПОМ
С СЫНУС 10 ТН
-130 С ПРИЦЕПОМ
-130 КРАС
ЖИДА, К-700
ГКЕШЕ АВТОМЕНАН
ТОЦИКА С КОЯСКОЙ
ТОЦИКА БЕЗ КОЯСКОЙ, БЕДИ
ТЕМСЕЛЪ, ЧАЗ-460"



C'EST UN SI JOLI NOM, LE FLEUVE AMOUR. IL OUVRE LES PORTES D'UN MONDE MÉCONNU, parfois fantasmé, le long de la frontière entre la Russie et la Chine. Il aimante. La photographe Claudine Doury s'est rendue sur ses berges russes une première fois en 1991, une deuxième fois en 1997, puis une troisième fois, cette année, fascinée par

sa première découverte, dans un minuscule musée local : le cliché d'une femme oroqen, une tribu de Sibérie. « On aurait dit la photo d'une Apache prise par Edward Curtis [célèbre photographe ethnologue américain] ! » L'étonnement cède à la passion.

Dans ces régions de Sibérie orientale qui bordent le fleuve boueux jusqu'en Extrême-Orient russe, dans ce « pays Frigidaire » comme elle le nomme avec tendresse, Claudine Doury s'est attachée à ces peuples asiatiques natifs – Nivkhe, Oultche ou Nanaï, des minorités ethniques comme il en existe plus d'une vingtaine d'autres dans la grande Russie. Voyages solitaires. Car peu d'étrangers s'attardent par ici. Qu'y a-t-il à voir, d'ailleurs ? Glaciale en hiver, étouffante en été, la taïga est monotone. Ses villages, perdus dans l'espace, offrent peu d'attraits. Mais le cliché obsédant de la femme oroqen en appelait d'autres. En 1991, la Française, qui travaille pour l'agence VU, se pose dans le village de Nergen, face au mythique fleuve-frontière. Puis dans un autre, et encore un autre. Sa série de portraits, en noir et blanc, a obtenu le Prix Leica Oscar Barnack en 1999, et a fait l'objet d'une monographie, *Peuples de Sibérie*, parue la même année chez Seuil. Ses images témoignent de l'agonie de ces cultures minoritaires, parfois victimes de racisme, et des assauts sauvages d'une pollution industrielle sur l'environnement. Mais ces clichés parlent aussi de métissages, de jeunes qui se réchauffent au bord de l'Amour poissonneux, de familles ordinaires, russes ou nanaï, qui ouvrent la porte de leur modeste cuisine. D'orphelins aussi, victimes des ravages de l'alcool dans leurs familles.

Vingt-sept ans plus tard, Claudine Doury, lauréate 2017 du Prix Marc Ladreit de Lacharrière de l'Académie des beaux-arts, déjà couronnée par le World Press en 2000 et le Prix Niépce en 2004 pour l'ensemble de son œuvre, est revenue sur place. Depuis Khabarovsk, la capitale éponyme de la région, elle a suivi les méandres de l'Amour pour retrouver ceux dont elle avait partagé hier le quotidien. Elle a revu l'ancienne maire, Margarita, 85 ans, à la longue chevelure qui lui tombe jusqu'à mi-cuisse. Elle a assisté au mariage de Nikita, le fils de Slava, devenu un homme. Elle a surtout constaté que rien n'avait changé, ou peut-être si, mais en pire. Hier interdit, le territoire qui longe la frontière de la Chine demeure difficile d'accès. Les mêmes villages déshérités parsèment la campagne, les mêmes maisons en bois tiennent debout, encore un peu plus délabrées. « Il n'y a toujours pas d'asphalte, les toilettes sont encore au fond du jardin, s'étonne Claudine Doury. Il y a bien un Leroy-Merlin à Khabarovsk, mais partout ailleurs c'est comme si le temps s'était figé. » Les jeunes Oultches et Nanaï tentent de gagner cette capitale régionale, qu'ils préfèrent à la ville de Komsomolsk-sur-l'Amour, plus proche mais où le travail n'abonde pas. L'alcool reste un fléau. L'Extrême-Orient russe n'est pas une exception. Plus de 39 millions de personnes n'ont toujours pas accès à l'eau courante dans la Russie de Vladimir Poutine. Loin de la rutilante Moscou, parcourir les régions de cet immense pays, c'est donc aussi remonter dans le temps. Les minorités ethniques souffrent d'un handicap supplémentaire : en juin, une loi a été adoptée qui rend facultatif l'enseignement de 34 langues officielles sur 35 – c'est-à-dire toutes sauf le russe. Leur apprentissage est désormais limité à deux heures par semaine. ●

« Une odyssée sibérienne », exposition de Claudine Doury dans le cadre de Paris Photo au Grand Palais, 3, avenue du Général-Eisenhower, Paris 8^e, jusqu'au 11 novembre, et à l'Académie des beaux-arts, 23, quai de Conti, Paris 6^e, jusqu'au 24 novembre, pour la 7^e édition du festival Photo Saint-Germain. « Claudine Doury, le long du fleuve Amour », La Galerie particulière, 16, rue du Perche, Paris 3^e. Jusqu'au 1^{er} décembre.



Claudine Doury/Agence VU pour le Prix Marc Ladreit de Lacharrière avec l'Académie des beaux-arts

Page de gauche,
Margarita,
Nergen, 85 ans,
ancienne maire
des villages
de Nergen
et Malmych,
chez elle, 2018.

Ci-contre,
de haut en bas,
Anya, le jour
de son mariage
avec Nikita,
le fils de Slava,
chez ses parents,
Nergen, 2018.

Chez André
et Katia,
une barque,
outil aussi
indispensable
pour la pêche
que pour
se déplacer,
Ous-Gour, 2018.

L'été à Boulava,
point de rendez-
vous des adoles-
cents, 2018.





Claudio Bonny/Agencia VU pour le Prix Louis L'heritier de Lathuille avec l'Association des Bravaux 015

Kestur et Harvil, deux autres enfants de Kati et Andre, dans un hangar où sèche le poisson. Océ-Gour, 2018.

Ci-dessous,
de haut en bas,
traversée en bac
sur l'Amour à
Khabarovsk, 1991.

Repas chez
Ivan et Svieta,
artistes oultches,
Boulava, 2018.

Page de droite,
sur les rives
du fleuve Amour,
trois jeunes
filles oultches
en costume
traditionnel,
Boulava,
1997.



Claudine Douvy/
Avec le Prix Marc Ladreit de Lacharrière
avec l'Académie des beaux-arts